



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N^o 25.
Redingotte en drap Zephir, Pantalon en satin de fil à raie.



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N.º 25

Blouse d'organdie, pèlerine d'organdie à pointes et à dents, Chapeau de paille d'Italie orné de plumes, Robe de petite fille en Ecorse d'arbre brodée en laine.

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois 9 fr.

pour six mois 18

pour l'année 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.

1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue
St-Louis, N^o 46, au Marais, et rue de Richelieu, N^o 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq-St-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone place;

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

Si la variété dans les goûts, peut-être même dans les affections, fut de tout tems une devise applicable au caractère des hommes, nous pouvons du moins attester que dans ce moment leur propension à la versatilité ne s'étend pas jusqu'aux couleurs de leur toilette. Il semble qu'à l'unanimité, tous les beaux de nos jours aient adopté le violet. Habits,



redingottes, pantalons, gilets, tout a subi l'influence de cette nouvelle mode; et l'on aurait été exposé à prendre nos jeunes élégans pour une seete de lévites, si le bon goût ne leur faisait sentir la nécessité d'éviter l'uniformité d'une même couleur. Aussi ne voit-on jamais porter en même tems une redingotte et un pantalon violets; tandis que, mis séparément, ils attestent le bon goût de celui qui l'adopte. Nous observerons cependant que la couleur *componium* ou *oreille d'ours*, qui est celle de la redingotte que nous donnons aujourd'hui, est aussi admise par les hommes de bon ton. Nous dirons encore qu'outre les gilets quadrillés blanc sur blanc, auxquels on a donné la dénomination de *carreaux parfaits*, on en porte en *toillette* gris clair, à raies roses très-légères et très-minces. La forme des gilets est à schal sans revers.

Les pantalons forment guêtre. On y fait une petite échancre sur le coude-pied. Les nœuds de cravate se font toujours en porte-manteau. Le satin de fil rayé est l'étoffe la plus nouvelle pour pantalons. On commence à porter quelques chapeaux en feutre blanc.

On porte des robes en soie, qui ont pour garniture trois ou quatre rangs de petites franges posées en feston. Sur des blouses d'organdie on voit de très-jolies ceintures-écharpes. Ces ceintures se forment avec un très-large ruban qui, attaché en pointe sur le dos, traverse la poitrine, et vient se fixer sous la boucle de la ceinture, qui doit être attachée de côté. Les bouts du ruban qui fait le fichu, se prolongent jusqu'aux genoux, et se terminent quelquefois par une frange assortie.

Les petits bonnets en blonde et fleurs sont toujours de bon ton; les plus jolis sont ceux où les fleurs, posées sur les cheveux, soutiennent la blonde du devant. On en porte dont les côtés ne se prolongent pas au-delà des tempes, et auxquels on n'adapte point de brides. Ils forment pointe sur le milieu du front.

Quelques chapeaux en gaze lisse, forme ronde, ont le derrière de la passe garni d'une large blonde qui s'arrête à l'endroit où les brides se posent. Sur ces mêmes chapeaux les bouquets sont séparés par des blondes qui se drapent entre les fleurs.

HISTOIRE D'UNE ÉPINGLE

TROUVÉE DANS LES PAPIERS DE MA COUSINE FANTASQUE.

Nous empruntons à l'*Annotateur Boulonnais* l'histoire d'une épingle. Nous avons pensé que le sujet devait naturellement se rattacher à un journal de Modes. Cette petite histoire nous a paru d'ailleurs assez piquante pour espérer qu'elle plairait à nos abonnés.

Je connais une épingle fort bonne personne, et dont la société me plaît infiniment depuis que j'ai découvert tout son mérite; elle ne me quitte pas d'un instant, et souvent, après avoir passé la soirée avec des gens de beaucoup d'esprit, je suis étonnée, en rentrant chez moi, de trouver plus de raison et de justesse dans ses observations que dans tous leurs discours; je me demande alors comment tant de bon sens a pu se loger dans une aussi petite tête!

Je la priai un jour de me raconter l'histoire de sa vie; ce caprice de ma part la fit d'abord rire; mais, comme elle a un faible pour moi, et qu'elle est naturellement très-bavarde, elle ne put long-tems résister à mes instances.

Vous verrez, me dit-elle, que j'ai toujours été protégée par le hasard. Lorsque je me rappelle la petite boîte où je fus enfermée à mon entrée dans ce monde, j'éprouve encore aujourd'hui un pénible serrement de cœur. Rien de plus heureux pour moi que le concours de circonstances qui me fit tomber en vos mains, mais aussi rien de plus simple. De la petite boîte dont je vous parlais tout-à-l'heure je passai sur la toilette de Rose: après avoir joui long-tems du plaisir d'admirer sa fraîcheur et ses grâces, je fus un jour choisie parmi mes nombreuses sœurs pour attacher le plus charmant des fichus. Rose se met à son pupitre, elle écrit; son teint s'anime, une larme brille dans ses yeux, sa main tremble... La pauvre petite regarde souvent la porte, paraît très-pressée, plie à la hâte le billet, et cherche en vain un pain à cacheter; dans son impatience je la vois rougir encore davantage, presque trépigner; enfin, elle s'arrête, porte la main vers moi, et, avec un sourire que la malice et le sentiment auraient pu se disputer, du fichu je passe à la missive. On la glisse au milieu d'un rouleau de musique, que l'on referme avec soin; on jette un coup d'œil au miroir, et, après avoir pris l'air le plus calme possible, on descend lentement, et le tout est remis à

un domestique qui attendait dans le vestibule. C'est ainsi que j'arrivai chez Victor. La lettre est lue et relue, couverte de baisers ; il la referme, et c'est alors qu'il m'aperçoit. Dans son enchantement, l'idée de Rose lui semble aussi ingénieuse que ravissante ; il ôte un diamant qu'il portait en épingle, et je prends modestement sa place. Le soir même il rencontre son amie dans une réunion brillante ; il s'approche d'elle, elle me voit, et un regard plein d'une douce émotion met le comble à l'ivresse de Victor, et achève de lui tourner la tête. Rentré chez lui, il me détache avec soin, et, malgré mon aversion pour les boîtes, m'enferme dans une autre de ces prisons, où je trouvai un bouquet flétri, une boucle de cheveux et un vieux ruban vert. Je restai assez long-tems dans cette sentimentale société, où je m'ennuyai plus que je ne puis vous le dire. Enfin, un beau jour, on ouvre brusquement la boîte en un clin d'œil ; je vois mes compagnons d'infortune voler au feu. Victor, l'œil enflammé, la colère et l'indignation peintes dans tous les traits, me saisit à mon tour. « Maudite épingle, s'écrie-t-il en me considérant, c'est toi qui m'as porté malheur ! » Il veut sourire, mais il en est incapable ; il me jette dans un coin, prend son chapeau, et sort précipitamment.

L'attentive chambrière ne tarde pas à arriver ; elle me ramasse, m'attache à son corset, et descend tranquillement le balai à la main. Une belle dame montait dans le même moment ; elle paraissait pressée. Un pied mignon, mais maladroit, accroche une garniture toute fraîche ; un cri lui échappe. « Ma bonne, n'auriez-vous pas une épingle ? — A vot' service, madame. » Et me voilà soutenant une partie du fragile et élégant édifice d'un bas de robe à la fille d'honneur. M^{me} B. allait chez une de ses intimes ; la conversation fut des plus animées ; je n'avais jamais tant entendu parler sans rien dire. Au bout d'un quart-d'heure on se quitta avec force regrets, force embrassades, et M^{me} B. se jeta dans le fond de sa voiture avec le bâillement le plus expressif.

Arrivée chez elle, la malencontreuse robe fut remise aux soins de la femme de chambre, qui me détacha d'abord pour examiner le dégât. Je restai donc sur une fort jolie pelote, où je me plaisais assez, lorsqu'une jeune personne de 16 à 17 ans, parée de tous les charmes de son âge, et d'un air de candeur et de modestie qui en rehaussait encore l'éclat, entra

craintivement son ouvrage à la main. « Ah ! ma chère Émilie, je suis bien contrariée de vous renvoyer si vite ! J'avais promis à votre père de vous garder encore un jour, mais nous avons du monde à dîner, cela vous ennuerait fort, vous ne sauriez que devenir. Que vous êtes heureuse, mon enfant, de vivre encore dans la retraite, étrangère à ces devoirs de société que je trouve si pénibles ; et dont je voudrais tant me voir affranchie ! » Je ne sais jusqu'à quel point Émilie fut pénétrée de la vérité de l'assertion de sa mère ; mais elle eut aussitôt fait ses préparatifs de départ, me prit pour attacher sa broderie, et, la voiture étant encore à la porte, nous fûmes bien vite au pensionnat où elle avait été élevée. Je comparai l'embrassement affectueux de son institutrice au baiser glacial qu'elle avait reçu de sa mère. Je vis ses jeunes compagnes accourir vers elle, et une joie pure remplacer sur son joli visage l'air soucieux qui l'avait un instant obscurci. Je restai peu de tems dans cette maison ; mais j'en ai conservé le plus doux souvenir. Celle qui la dirigeait était un ange de bonté ; elle joignait à un esprit cultivé et fort au-dessus du vulgaire, les manières les plus simples et ce naturel qui plaît surtout dans les personnes dont on reconnaît la supériorité, parce qu'il semble chercher à la faire oublier. Elle quittait rarement ses enfans ; (car c'est ainsi qu'elle appelait ses élèves ;) elle en était tendrement aimée, et toutes s'efforçaient à l'envi de lui complaire et de lui ressembler. A peine étais-je arrivée dans cet asile de paix et d'innocence, que je vis paraître un personnage qui ne me semblait pas du tout en harmonie avec ce qui m'entourait : c'était le docteur de la maison, homme grand, sec, et dont la physionomie ne prévenait pas en sa faveur. Après une courte visite et quelques avis insignifiants, donnés avec importance, il allait partir lorsque notre aimable institutrice lui rappela les soins qu'elle l'avait prié de donner à une famille indigente qu'elle désirait secourir de tous ses moyens. « Mille et mille pardons, madame, mais je suis excessivement occupé ! Je n'ai pas un moment à moi ; la saison a été mauvaise, tout le monde en souffre. Croiriez-vous que j'ai dans cet instant au moins vingt malades qui m'attendent avec la plus vive impatience ? — Bon Dieu, monsieur, que ne le disiez-vous plus tôt ! je serais désespérée de vous retenir une minute. — Si j'osais... (dit Émilie en s'approchant) ces malheureux attendent

aussi....» Et elle me présenta au docteur, dont elle connaissait l'habitude, et qui m'attacha, en souriant, à la manche de son habit. Il vint vous voir le même jour, j'eus le bonheur d'attirer votre attention, vous m'enlevâtes en plaisantant avec cette grâce qui vous est particulière, et c'est ainsi que je trouvai le bien le plus précieux de ce monde, une véritable amie.

LORD BYRON.

SUSPENDEZ votre lyre aux sombres cyprès de la vallée, muse du romantique, et que ses cordes, voilées par des crêpes funèbres, ne vibrent désormais que pour exhaler les plus lugubres sons ! Lord Byron n'est plus ! le noble Giour, le mystérieux Corsaire, la timide Fiancée d'Abydos gémissent sur sa tombe, et proclament son immortalité !

Descendant d'une famille illustre, George-Noël Gordon-Byron, comptait parmi ses ancêtres Jacques II, roi d'Ecosse. Son éducation, parfaitement soignée dans le célèbre séminaire de Harrow, vint ajouter encore aux grâces de son esprit. A l'imagination la plus exaltée, il réunissait toutes les séductions de la beauté ; aussi les plus jolies femmes de Londres rendirent-elles hommage à l'admiration qu'il méritait. Cependant le jeune poète eut le courage de s'arracher aux plaisirs qui l'enivraient, et vint, au milieu des ruines de la Grèce, chercher des souvenirs dignes de son génie. Il voyagea pendant trois années, puis revint à Londres, où il épousa la fille de sir Balphur Milbanck, héritière des titres de Wenworth.

Il semblait qu'une union formée sous les auspices des plus tendres sentimens, où la jeunesse et la beauté semblaient s'allier pour fixer le bonheur, dût offrir à l'espérance une plus longue durée. Beau comme l'Amour, mais volage comme lui, lord Byron ne tarda pas à donner à sa jeune compagne de justes motifs de plainte. Elle demanda le divorce et l'obtint. En vain son époux eut recours aux témoignages du plus sincère repentir. Il avait détruit les élémens de son bonheur, et l'intimité conjugale était perdue pour lui.

Ce fut alors que, par les opinions et la bizarrerie de ses ouvrages, il vit s'augmenter considérablement le nombre de ses détracteurs. Son esprit lui avait créé beaucoup d'ennemis parmi les hommes, ses passions lui créèrent plus d'une victime parmi les femmes. Après avoir heurté les lois, abusé

de l'amour , profané l'hymen , lord Byron s'exila , et vint s'ensevelir dans le fond d'une forêt au pied des Apennins. Mais la calomnie le poursuivit jusque dans cette sauvage retraite ; le merveilleux , qui semblait s'attacher à cet être extraordinaire , fit inventer mille bruits absurdes. C'est là que l'on prétendait que lord Byron buvait dans le crâne de sa maîtresse , et que , plus dangereux qu'un vampire , il semblait être la terreur des femmes. Mais de telles imputations ne pouvaient atteindre jusqu'au génie du poète. Appelé à de plus grandes destinées , lord Byron enrichit la littérature d'ouvrages qui l'élevèrent aux premiers rangs des poètes de ce siècle.

A l'amour des lettres , se joignit bientôt celui de la gloire ; les malheurs de la Grèce réveillèrent toute son exaltation ; et ce fut au milieu des ruines du Péloponèse qu'il vint consacrer sa fortune à la bienfaisance , et son génie aux muses. Mais ce fut là aussi que la mort devait arrêter un si brillant avenir. Lord Byron vient de terminer sa vie à Missolonghi , âgé de 37 ans , et légua à la postérité une célébrité qu'il dut autant à ses vertus qu'à ses erreurs.

Les dernières paroles de lord Byron furent : « Je désire » que l'on sache que mes dernières pensées ont été pour ma » femme , ma fille et ma sœur. »

M. Moor , dépositaire des Mémoires du célèbre poète , les communiqua à la sœur de lord Byron avant de les livrer à l'impression. Cette dame lui ayant observé que ces Mémoires pouvaient compromettre quelques personnes , M. Moor n'hésita pas à les livrer au feu , et restitua deux mille livres sterling au libraire Murray , qui les lui avait achetés ce prix-là.

PETITE REVUE THÉÂTRALE.

GYMNASE DRAMATIQUE. Depuis long-tems les-mêmes ouvrages , fort jolis , il est vrai , ne cessent d'attirer à ce théâtre une société nombreuse et brillante ; et , si l'on y donne une pièce nouvelle , ce n'est seulement que pour n'en pas perdre l'habitude. C'est donc ainsi que nous avons eu dernièrement *le Beau Frère* , vaudeville de MM. St.-Hilaire et Dupont , au succès duquel les acteurs ont contribué pour beaucoup. On voit par fois des ouvrages qui font le succès des acteurs : il y a bien un peu de compensation dans ce monde.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. *M. Antoine*. Les auteurs , MM. Francis et St.-Georges , nous ont offert l'intérieur d'une maison de banque , un jour de banqueroute : cette copie a eu plus d'un original. Citer le nom de M. Francis , c'est annoncer des couplets et un dialogue spirituels. L'ouvrage est joué avec ensemble , et il a été bien accueilli.

VARIÉTÉS. *M. Pique-Assiette*. M. Pique-Assiette n'est pas un gastronome sans argent, mais un gastronome qui a pris l'habitude de dîner en ville; aussi, dit-il lui-même, quand par hasard je suis obligé de payer mon dîner, cela me coûte. Il n'a pas d'invitation ce jour-là. Il entre dans un restaurant, non pour y délier les cordons de sa bourse, mais pour y resserrer les liens de quelqu'ancienne amitié; car il espère y voir venir quelques personnes de connaissance, qui l'inviteront à prendre place à leur table. Bientôt les pères de deux nouveaux mariés, arrivent au *Feu éternel* (c'est l'enseigne du restaurant), et s'informent si le repas est prêt. Pique-Assiette tire alors de sa poche les gants blancs de rigueur pour une noce, il met à sa boutonnière un bouquet qu'il dérobe au vase de fleurs du comptoir, et il passe pour un des conviés. Mais tandis qu'il dispose ses couplets pour le dessert, arrive un jeune militaire qui, croyant Pique-Assiette son rival, lui en demande raison. Une explication les rend les meilleurs amis du monde. Le militaire lui offre à dîner; le repas de noce est presque fini, Pique-Assiette alors accepte. Il écrit un mot pour s'excuser auprès des mariés, et en même tems il leur envoie ses couplets. Il va rejoindre son nouveau convive, lorsqu'une dame à qui il a fait la cour, et chez laquelle il ne retourne plus, arrive, le reconnaît: nouvel obstacle pour son second dîner. Cette dame, avec laquelle il se réconcilie, l'engage à son tour à venir se mettre à table avec elle. Toute la noce accourt faire des reproches à Pique-Assiette, sur le dernier couplet de sa chanson; il s'était trompé, et avait donné des couplets contre le mariage. Le militaire vient lui reprocher, ainsi que la dame, de les avoir laissés manger seuls un bon dîner: mais tout s'arrange; le militaire épouse la nièce de la dame dont lui-même devient le mari; et, comme les auteurs de la pièce l'ont invité à souper si cette pièce réussit, Pique-Assiette prie alors le public de ne pas l'envoyer coucher sans souper. Cet ouvrage, comme on le voit, ressemble à beaucoup d'autres. Il fallait de l'esprit pour le faire bien accueillir. Les auteurs, MM. Dartois et Gabriel, pouvaient alors l'entreprendre, et ils y ont complètement réussi. Il est juste aussi de dire que Potier joue le rôle de Pique-Assiette avec le talent, la verve et l'originalité qu'on lui connaît: les autres acteurs l'ont bien secondé.

PORTE SAINT-MARTIN. — La représentation donnée au bénéfice de Madame Allan-Dorval avait attiré à ce théâtre une foule de spectateurs telle que beaucoup de personnes, arrivées trop tard, n'ont pu y trouver place: la recette s'est élevée à près de 8,000 fr. Mlle. Léontine Fay, qui est grandie maintenant, et dont le talent n'a pas diminué; Potier, toujours si comique dans ses rôles, ainsi que Bernard-Léon; Mlle. Florigny et Lecomte de l'Odéon, que l'on aime à entendre chanter; Mazurier, si gracieux et si extraordinaire; Mme Falcos, que l'on écoute et qu'on regarde avec tant de plaisir, et enfin la bénéficiaire, dont tout le monde apprécie le talent, devaient attirer un si nombreux concours d'amateurs. Cette représentation promettait, comme on le voit, une suite de plaisirs, et elle a tenu tout ce qu'elle promettait.

Le mot du logogryphe inséré dans le Journal du 20, est *rosse*, dans lequel on trouve *rose*.

A ce Numéro sont jointes les Planches 220 et 221.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis, N° 46, au Marais.